

RÉEL

22-23mars LE JOURNAL DU CINÉMA DU RÉEL **#2**



PORTRAIT CHINOIS

de Eugène Green

INSIGHT

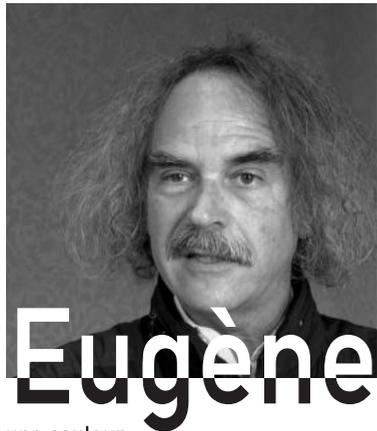
Sfumato /Reveka /Besos Frios

VS

No escuro do cinema descalço os sapatos

LA QUESTION

Festivalier



Eugène Green ne se présente plus, non seulement réalisateur de *La Sapienza* et *La religieuse portugaise*, il est également un grand défenseur de la langue. Dans *Faire la Parole*, en compétition au festival dans les films français, le réalisateur suit de jeunes basques qui débattent sur leur vision du monde, mais surtout de leur langue.

FAIRE LA PAROLE
116' • 2015 • France

Eugène Green

Si j'étais ...

une couleur

Bleu. C'est la couleur dont chaque nuance produit sur moi un effet différent, mais toujours positif. Je ne cherche pas à savoir pourquoi. On dit que c'est la couleur de l'âme, et cela me semble juste. Ailleurs qu'à Paris, c'est aussi la couleur du ciel.

une région du monde

Me sentant profondément européen, j'aime trouver des résonances dans le cinéma d'ailleurs, en particulier d'Asie. Je me sens aussi attiré par le Brésil, où il y a un mélange d'influences indigènes et africaines.

un film

Je souhaiterais d'avoir été tourné en pellicule, car autrement je ne serais pas un « film », et de pouvoir toucher les spectateurs intérieurement, de sorte que, en quittant la salle, ils ne soient pas pareils à ce qu'ils étaient en entrant.

dans une salle obscure

Je chercherais la lumière. Un des aspects fondamentaux du génie du cinéma, c'est de nous donner cette possibilité.

sur un plateau de tournage

Je souhaiterais que la caméra grince sous le déploiement d'un magasin de pellicule 35 mm, et que les techniciens soient aussi compétents et aussi riches humainement que ceux avec qui j'ai eu jusqu'ici le privilège de travailler.

un scénario

Étant essentiellement un réalisateur de fiction, pour moi le scénario est très important. Il y a de grands réalisateurs que j'admire dont le scénario est quasiment inexistant, comme Fellini.

un personnage

J'aime les personnages qui sont en quête de quelque chose, comme des chevaliers. Dans une veine « réaliste » – qui ne l'est que jusqu'à un certain point – j'aime Moraldo dans *I Vitelloni*, parce qu'il s'en va pour arriver quelque part.

un outil ou du matériel de montage

Dans l'absolu, j'aime les outils simples, faits par, et destinés à, main d'homme. Néanmoins j'avoue avoir une tendresse pour mon moniteur, il me permet de voir, comme le chef opérateur, l'action du plan dans le cadre.

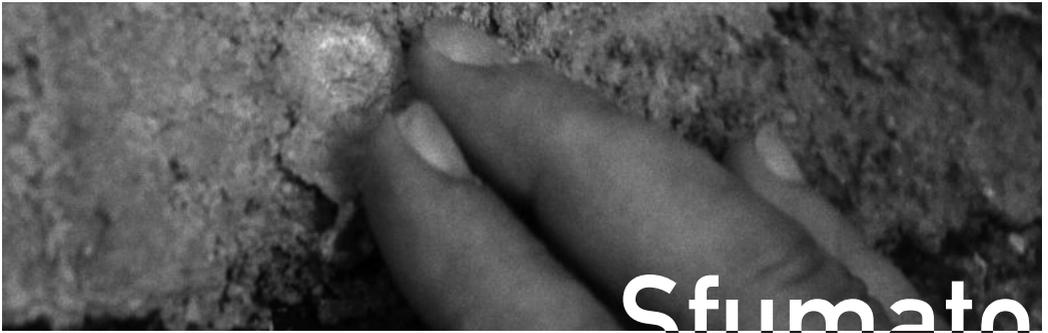
un souvenir de tournage

J'en ai tellement, presque tous heureux. Pour prendre un récent: la fin d'un plan du *Fils de Joseph*, où Victor Ezenfis tenait un couteau contre la carotide de Mathieu Amalric, et où, pris d'un fou-rire, je n'arrivais pas à dire « coupez! ».

une influence cinématographique

Je dirais que j'ai une grande admiration pour Pedro Costa, parce que, à partir d'une réalité humaine qu'il connaît bien, il a permis à des êtres vrais de se transformer en personnages, la fiction étant, à mon avis, le meilleur moyen d'exprimer la vérité.

Propos recueillis par Fanny Dolléans
[L'interview complète sur cinepsis.fr &
blog.cinemadureel.fr]



Sfumato

CHRISTOPHE BISSON

Veille à ce que tes ombres et lumières se fondent sans traits ni lignes, comme une fumée.

Le documentaire de Christophe Bisson met au jour la poésie qui imprègne la peinture.

Tout est déjà dit: on observe comment le peintre plasticien Bernard Legay recueille dans le secret du bocage bas-normand les formes de la nature. Avec lui, on comprend enfin ce que toucher avec les yeux signifie: comme Proust y invite, nous chaussons de nouvelles lunettes et expérimentons l'impulsive et pressante rencontre de Bernard Legay avec la matière. On peut d'abord dire ce que ce long métrage de 70 mn n'est pas: un reportage sensationnel, la mise en avant d'une voix off, une construction cinématographique prétentieuse. Pour autant, le regard du réalisateur s'affirme: il refuse un mimétisme naïf. Christophe Bisson applique au cinéma la technique picturale du sfumato: les traits deviennent imprécis, mettant en valeur les formes et les couleurs. Là où les mises au point de la photographie floutent l'arrière plan pour faire ressortir le sujet, la caméra montre au plus près le monde de brume du peintre. C'est un peu comme si, mal luné, on le parcourait à tâtons. Justement, le peintre façonne cette brume comme il effrite la pierre qu'il palpe, de la même façon qu'il parsème ses tableaux de

paillettes minérales.

Un plan d'un simple trajet en voiture rappellera à certains Bernanos et son curé d'Ambricourt (*Le journal d'un curé de campagne*) qui, chevauchant pour la première fois une moto, est grisé par le paysage qui défile, déformé follement par la vitesse. De la même manière, pour Bernard Legay se déroulent des masses de différentes nuance de vert qui inspirent ses premières paroles: « Après le désenchantement on regarde les lichens quoi ». Pour lui, la peinture reproduit « des processus proche de l'élémentaire » qu'il énumérera sur un rythme ternaire: « le foutre, le sang et la merde ». De même, il n'a pu retenir de la longue agonie de sa mère, que ce qui est resté accroché jusqu'au bout: ce « Moi-peau » dirait Didier Anzieu, qui nous préserve de l'extérieur tout en délimitant notre identité. Cette peau qui détermine notre rapport au monde et qui s'étirole dans la mort.

Empreint de poésie baudelairienne et d'une certaine irrévérence rimbaldienne, *Sfumato* s'affranchi des contraintes formalistes: il ressemble en fait à un manifeste impressionniste qui déroule toute une galerie de plans-séquence lumineux: gris, verts, jaunes.

Marie-Sophie Listre

22-23 mars 2016 03



Besos Frios

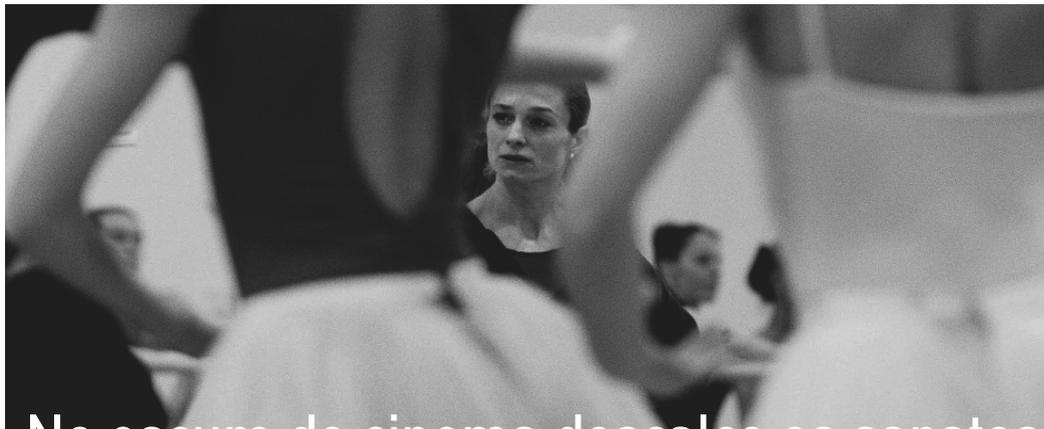
NICOLÁS RINCÓN GILLE

Une mère pleure son fils dans la pénombre. Elle voit son visage se dessiner par la forme des nuages. La voix de Jaime fait écho à celle de Maria. Elle n'est pas seule. Sa sœur, son amie, sa voisine, la femme qu'elle croise dans la rue hurlent pour atteindre un signe de leur défunt *divin* enfant. *Besos Frios* est un court métrage envoûtant qui raconte le chagrin de mères à la recherche de la voix des morts.

Nicolás Rincón Gille met un visage et une voix sur ces madres pleurant leurs fils assassinés par les forces armées colombiennes entre 2002 et 2008. Lors de la guerre contre les FARC, ce cruel scandale des « faux positifs » concerne l'exécution de 4716 civils innocents, par l'armée colombienne les faisant passer pour des guérilleros morts en combat. Un système de récompenses attribuait de l'argent ou des permissions pour chaque guérillero tué.

Ce sont les lèvres fraîches des cadavres souillés par l'ignominie et le mensonge de leurs bourreaux. Le corps d'un jeune homme arraché des bras de sa mère se retrouve à moitié entier dans une tombe anonyme. La voix des morts se fait entendre par les bruissements de la nature. La poésie des mots restitue à ces jeunes hommes une humanité qui leur a été dérobée. L'amour parental lutte contre l'injustice et le déni. Les femmes, les mères, pénètrent la voix des morts dans le dessein d'heurter la vérité. Ce court métrage engagé laisserait-il entrevoir l'espoir d'une justice pour les mères des victimes ? La reconnaissance des crimes serait déjà un pas vers l'avènement d'une mémoire collective.

Charlotte Renaudat-Ravel



No escuro do cinema descalço os sapatos

CLAÚDIA VAREJÃO

Une voix masculine sur fond noir qui discute la notion de mouvement : voilà comment s'ouvre l'oeuvre de Cláudia Varejão. À l'image d'un véritable manifeste sur la forme, le mouvement, l'émotion et la perfection, ce documentaire repose sur la monstration du corps à travers la danse et parvient à toucher quelque chose de l'authenticité émotionnelle qu'un corps peut dégager. Tout au long du film, on peut voir ce que le corps fait au danseur et ce que le danseur fait à son corps. Le spectateur est alors invité à entrer dans les coulisses de ce qui s'offre à lui comme une aisance naturelle. La méticulosité et le travail sont là, tant chez les danseurs, les préparateurs que la réalisatrice. À l'esthétique brute, qui donne une importance vitale au détail et au mouvement, s'ajoute un travail sur la concordance entre le moi et le corps ou encore sur l'exigence de rigueur et de perfection. Autant d'approches qui viennent nourrir un film que la réalisatrice décrit elle-même comme un film "sur le rêve, la perfection et la maîtrise de soi". Et du côté de Claudia, la maîtrise de la caméra est là !



Mélanie Laffi

Le long métrage de Claudia Varejao débute par un semblant d'initiation : deux hommes exécutent des mouvements lents et fluides qui semblent appartenir à un rituel sacré. Très conscients des éléments qui les entourent, ils se les approprient pour exister dans l'espace. On est portés alors dans un une salle de danse où les pieds virevoltent au rythme de la voix d'une professeure expérimenté et exigeante « expirez, pliez, arabesque, jambe tendue, expirez... » Claudia Varejao souligne que la maitrise des corps passe par la maitrise de la douleur et de la fatigue. Tant de grâce s'obtient par des heures d'acharnement sur un mouvement. Ces danseurs de ballet modèlent leurs corps pour en tirer des mouvements aussi gracieux qu'enchanteurs. J'ai dû « apprendre à voler » avec mon corps confie une ballerine. Claudia Varejao révèle le mouvement de ces corps, animés par une respiration saccadée mais sublimés dans la représentation qui en est donnée.

Marie-Sophie Listre



Reveka

CHRISTOPHER YATES, BENJAMIN COULAUX

Vendredi après-midi, la toute première séance de la Compétition Internationale Premiers Films transporte les spectateurs du Luminor avec *Reveka* : 75 minutes d'une réelle expérience sensorielle au cœur d'une mine de Bolivie.

A 4000 mètres d'altitude, les paysages magnifiques s'enchaînent sur l'écran et une douce musique s'oppose à l'angoissante montagne. Benjamin Coulaux, l'un des réalisateurs explique d'ailleurs que la scénarisation des plans s'est effectuée en étroite collaboration avec leur compositeur afin que les plans influencent la musique et « vice et versa ». La réalisation a demandé un travail minutieux et beaucoup de sang froid. Les couloirs de la mine sont étroits, de plus selon la légende les âmes des mineurs décédés dans la mine hantent les lieux. Filmer à la caméra 5D, les plans serrés sur les mineurs en plein travail sont brillants de « réalité ». On s'y croirait... Ne jouant pas sur les clichés, le documentaire ne s'attarde pas sur le mythe du Tio, le dieu du monde souterrain et des enfers, ni sur les différences culturelles qu'ils pourraient y avoir entre les mineurs boliviens et les occidentaux. Ce n'est pas une satire, ni un film à visée anthropologique sur les boliviens. Au contraire, de ce documentaire, très esthétique, une pureté artistique

minimaliste se dégage. La réalisation suggère une envie de faire connaître la vie de ces mineurs boliviens, et des légendes qui animent « la mangeuse d'homme » et « ses locataires ».

Très peu de texte, le spectateur expérimente surtout un éveil des sens, un voyage aux côtés de ces hommes qui chaque jour descendent à la corde jusqu'au fin fond des mines, comme l'ont fait leurs pères avant eux. Cette mine de Cerro Rico, vieille de cinq siècles, appartient à la famille des Cruz. Le film s'articule autour d'allers retours entre la vie quotidienne de l'héritier, le directeur de section Hilarion Cruz et le travail dans la mine. Les séries de « va et vient » exposent tout autant la difficulté du travail de mineur et la vie paisible de ses hommes qui passent leur temps libre à jouer au foot avec « leurs frères des mines » ou à profiter de leurs proches. La mise en scène suggère très vite que ces hommes isolés imposent des conditions de vie particulières et « contraignantes » à leur famille. Il paraît impossible pour leurs enfants de sortir du carcan familial. Malgré la haine du jeune fils de Hilarion pour le métier de son père, il finira très probablement mineur lui aussi. Cela étant, l'enchaînement de scènes dans des cadres relativement différents perturbe les spectateurs. En effet le pyjama « Hello



Kitty » de sa petite fille surprend tout particulièrement, car dans la scène précédente, les mineurs poussent à mains nues une lourde foreuse jusqu'à la mine. La mondialisation ne touche les mineurs que partiellement. Ce film prend forme à travers de nombreux paradoxes. La foreuse, cadeau de la corporation est supposé améliorer les conditions de travail des mineurs. Néanmoins, l'utilisation de cet outil facilite leur travail mais fragilise la mine. C'est un cercle vicieux.

Les différents plans d'expositions, de forages, de cheminements des pierres jusqu'à la sortie de la mine rendent bien compte de la difficulté de leur profession et de la froideur palpable« de leur lieu de travail ».

Ce film est presque anxiogène, car la mine apparaît comme un dictateur qui peut se montrer aussi docile qu'impétueux et imprévisible. Le temps n'a pas d'effet sur ses pouvoirs : travailler dans la mine c'est toujours prendre un risque même encore aujourd'hui. Il est vrai que la peur fait partie intégrante du quotidien de ces hommes, et de leurs familles qui prient chaque soir pour leur retour sain et sauf. Néanmoins on se questionne sur le fait qu'une si belle nature puisse être si dangereuse.... Les légendes des âmes de ceux décédés dans des conditions atroces s'opposent aux fantastiques panoramas de la montagne...

Il y a un véritable contraste entre les splendides paysages boliviens si colorés, si vivants, si lumineux, avec les séquences très sombres dans la mine où seuls le gris, le blanc et le noir s'entremêlent. Le jeu des ombres dans la mine prend une autre ampleur.

La dernière scène du film clôt le documentaire avec un jeu de lumières dans la mine. Une lampe torche en guise d'éclairage s'efforce de s'imposer face à l'obscurité. La noirceur du plan dans la mine peine à se différencier du « noir-générique » qui suit quelques secondes après.

Lors du débat qui suit la projection, le public d'initiés souligne les techniques remarquables utilisées pour filmer dans les mines, la singularité du documentaire qui ne s'attarde pas sur les clichés auxquels on pourrait s'attendre, et la musique très énigmatique qui apporte une beauté particulière au film.

Ensuite, Benjamin Coulaux nous présente ses prochains projets. Il travaille sur deux films, de nouveau sur des hommes vivants reculés du monde dans des paysages fantastiques. Un premier projet est sur le voyage de trois marins, et le suivant se déroule en antarctique.

Encore des histoires d'hommes isolés, seuls face aux éléments et à la nature aussi dangereuse que somptueuse...

Fanny Dolléans

la QUESTION

Quel est le premier film documentaire que vous avez vu ?

Le premier film documentaire qui m'a marquée est *Le fond de l'air est rouge* de Chris Marker. Le cinéaste traite d'événements politiques qui m'intéressent tout particulièrement et dénonce l'oppression des pouvoirs quels qu'ils soient. Il prend partie en rassemblant des extraits de films, cela permet d'en apprendre plus sur Mai 68, grâce à une caméra subjective. Les passages en noir et blanc et en couleurs alternent, à partir d'images d'archives et d'interviews d'étudiants, d'ouvriers, de séquences filmées au cours des Assemblées Générales à la fac... Ce qui donne lieu à un documentaire très vivant, où le spectateur est amené à être lui-même critique vis-à-vis de l'image montrée.

Anne Plet

Spectatrice du Festival et étudiante en Lettres modernes et langues à la Sorbonne, interviewée à la sortie de salle de *No Escuro Do Cinema Descalço os Sapatos* de Cláudia Varejão

REVEKA

BENJAMIN COLAUX,
CHRISTOPHER YATES
75' • 2015 • Belgique

vendredi 18 mars,
16h20, LU + débat

dimanche 20 mars,
17h20, LU + débat

mardi 22 mars,
14h00, C1

NO ESCURO DO CINEMA DESCALÇO OS SAPATOS

CLAÚDIA VAREJÃO
104' • 2016 • Portugal

vendredi 18 mars,
20h40, LU + débat

samedi 19 mars,
13h10, C2 + débat

lundi 21 mars,
17h00, CWB

BESOS FRIOS

NICOLÁS RINCÓN GILLE
15' • 2016 • Belgique, Colombie

jeudi 24 mars,
18h20, C1 + débat

vendredi 25 mars,
16h10, C2 + débat

samedi 26 mars,
17h00, CWB

SFUMATO

CHRISTOPHE BISSON
71' • 2016 • France

vendredi 18 mars,
18h50, PS + débat

mardi 22 mars,
19h30, CWB <3

mercredi 23 mars,
16h30, C1 + débat

FAIRE LA PAROLE

EUGÈNE GREEN
116' • 2015 • France

dimanche 20 mars,
20h50, C1 + débat

lundi 21 mars,
16h30, LU + débat

vendredi 25 mars,
13h20, PS

CINE
|
PSIS

CINÉMA DU RÉEL



Bibliothèque
Centre
Pompidou
publique d'information

Graphistes : Marie Nény, Georgia Nikologianni